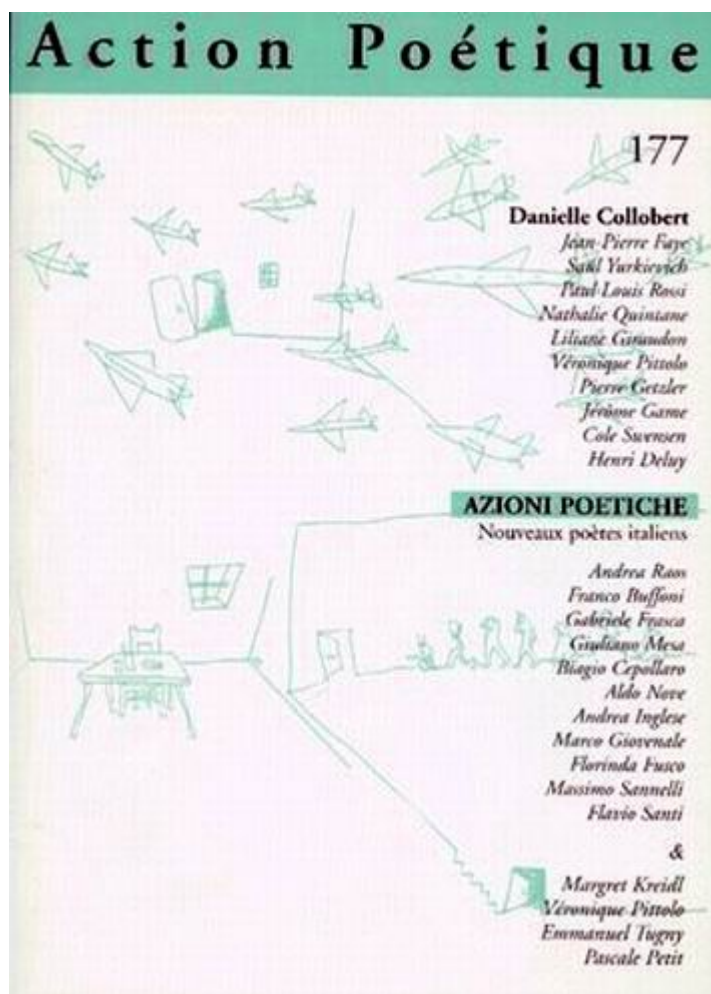


Action Poétique, 177, septembre 2004.

Nouveaux poètes italiens

Extraits — Traduction Andrea Raos avec la collaboration de Jean-Jacques Viton

Biagio Cepollaro



Vers nouveaux

je l'ai vue encore

je l'ai vue encore détendue la ligne belle et droite
de la mer et la stupeur pensant au vivant et non

obstant confusion portée par la haine par notre huile
il faut juste oublier débrancher d'un coup

la prise

vingt ans à mettre des briques à croire qu'édifier c'est ajouter
sommets vingt ans dans

l'idée

du haut et du bas à mesurer ce qui est fait avec ce qui est à faire

ce que je fais avec ligne droite qui dégainé vagues ouvre
et ferme

pages

ouvre
et referme

cette densité de molécules tendres qui s'affinent affinent jusqu'à ce qu'elles soient plus
légères

que l'air

ainsi j'imagine qu'on s'embrasse et je dis il faut stabiliser cette intensité
des ions en faire une splendide habitude comme le calme chaud du nucléus

de la terre tout feu et métal tout lenteur de rotation pour que dessus
il y ait herbe et eau et nous qui nous demandons encore si ce qui est sur la terre

est une bonne chose

vingt ans à mettre des briques à croire qu'édifier c'est ajouter
et non pas diminuer

vingt ans égaré dans l'actualité en simulant histoire le croisement de misères
sans présent qu'il appellent activité intellectuelle tu les vois toi aussi

sur les visages

écrites la terreur de disparaître et l'illusion d'arriver à s'en sortir par seule voie de

malignité

et il ne devrait pas il ne devrait pas y avoir autant de rage
car chaque rupture fait un crochet au flux

de compréhension chose aveugle chose trop de
soirs c'est comme si on retournait à zéro
le chat qui sur la branche en avant

et en arrière n'a pas le courage
de sauter le mille-pattes qui pense à l'avant
et à l'après

et ne fait plus un pas

la volonté n'y est pour rien et ne croît pas
à la fin

ce sera comme un reflet distrait pour nous aussi
le bien

et ce qui au contraire on attendait d'eux - de nous - c'était
avoir traversé

une fois pour toutes décidé de descendre comme le fait l'eau
sur la pente

vers le bas

non pas rester à flot quoi qu'il arrive

certaines s'agrippent à la carcasse de l'aile
certains à la table qui une fois fut dans le salon des réceptions plaît à ce point

l'idée du naufrage

qui parle d'eux - de nous - en un jour quelconque arrêtés au feu
revenant du travail la quille immense renversée les lumières vers le haut
mal en point appuyés sur ce qui autrefois était le plafond

mais après on embraye et la mer retourne dessous
comme un truc
d'agence

de voyages

et il s'agit de diminuer
devenir source laisser tomber aller
pour revenir et déplacer de l'eau
toute cette eau qui ne croît pas ne se perd pas et veut

s'abattre devenir mur et écume pour après calme
ment se retirer infiniment se retirer

1998

II

on avance j' avance ? je ne sais pas
qu'est-ce que ça veut dire mais je sais que j'ai beaucoup oublié au point que
je n'ai rien à dire même pas un coup
de fil
le jour de l'an pour les vœux au point que j'ai cru
sans panique perdu avec les numéros le vieux
carnet

ceux qui sont là me viennent
à l'esprit
il faudrait dans le besoin dans la distraction
ne disparaît pas

voilà peut-être un peu j'ai laissé aller

les personnes et de ce fait
les choses qui sont là je ne dois pas les rappeler

dans une note

j' avance

en arrière
si
encore je fibrille encore principalement je m'égare et il y a
toujours un trop, un trop peu, enfin toujours
la vieille envie de perfection l'œil qui évalue
le succès de l'action

même si c'est justement l'action que je voudrais défaire

la vie entretemps on dirait qu'elle ne se suffit pas que ce n'est qu'une
ressource muette à destiner à quelque chose qui vaut
plus qu'elle et justement
ils sacrifient, ils coûtent comme lorsqu'on dit :
ça a coûté quarante millions de vies, celles qui partent en vrille englouties
par les statistiques et vies
que l'on donne comme je t'ai donné toute
ma vie ou comme munch vieux qui dit :
j'ai donné
toute ma vie à l'art maintenant
c'est l'art qui me donne
à moi

vies dédiées à une mission où on gagne
ou on perd vies sportives, pour le primat justement

de primate.

d'autre part trente-mille ans c'est trop peu pour juger l'espèce même pas le temps
de prendre ses marques

jusqu'ici les premières
tentatives jusqu'ici des tests de mondiales
de précoces civilisations
le fort sur le faible
face à quoi les antibiotiques le radar l'aspirine un allongement
remarquable de l'espérance
de vie
peu importe ce que
tu en fais si tu la mords tu l'étires peut-être déjà
bionique eugénique
comme dans le dialogue de platon le capitaine
du navire reste modeste quant à l'avoir
transportés sains et saufs les passagers parce qu'il ne pouvait pas
savoir si pour eux tous la vie
était un bien
si quelqu'un n'aurait pas aimé, lui,
un naufrage
imprévu, pas de sa faute
couler

et puis des vies évoluées qui sont presque toujours là où elles se trouvent

comme hier avec pino et andrea dans le bar de l'immanence
économies globales contre les listes des courses

le mal c'est de se soûler le cerveau bien c'est cette espèce
de paix au milieu du fracas peut-être même la brève
capacité d'aimer de vieillir dans l'amour

le discours a vite glissé vers le fait que le piège
de l'action est que dans la plupart des cas
elle ne répond pas
là où il le faut
que même si tu es contre tu te prends dans la tromperie
.....

1999

Andrea Inglese, *Le choix difficile de Biagio Cepollaro*

Traverser l'écran. Se laisser traverser par la banalité, par le flux des images, des idées fixes, par les vagues tièdes des émotions encore possibles. S'installer, sans réserve, dans la petitesse de sa propre vie, dans la banalité des ses mots, dans le murmure incessant du calcul, et là, bien abandonné à cet actualité sans fond ni bornes, esquisser des contours. Des contours non pas dès barrières, des formes hypothétiques non pas des formes traditionnelles, des rythmes changeants non pas des mètres fixes. Le contour n'est pas une frontière qui sépare le dehors du dedans, mais un désir de séparation, qui ne connaît pas encore ce qui est du côté du moi et ce qui est du côté du monde. Pour

tracer de contours, il faut s'exposer à la langue-marchandise et aux formes des vies ordinaires : c'est à partir du dehors, de la spatialité du spectacle, qu'on cherche les mots du dedans, à savoir les mots de notre temporalité physique et biographique, individuelle et historique. Il s'agit d'un exercice de pensée, d'une méditation, mais sans doctrine religieuse ni philosophie. Une médiation pour tracer, au milieu de la multitude des ombres, la *figure* d'un possible visage, à la fois individuel et commun.

Il s'agit encore de poésie ? Comment s'assurer de l'identité de ce discours ? De son appartenance ? C'est le grand risque. Le risque majeur pour tous ceux qui veulent dépasser le maniérisme, non pas par la voie illusoire du vitalisme et du spontanéisme mais par le passage étroit de la pensée, de la méditation discontinue et rythmée.